

Andrew Hicks

THAI GIRL

Roman

*Traduit de l'anglais par
Laurence Ricciardi et David Magliocco*



Titre original : *Thai Girl*
© Andrew Hicks, 2004

ISBN 979-10-91328-14-2
© Éditions GOPE, 435 route de Crédoz, 74930 Scientrier,
décembre 2015, pour la traduction française

Relecture, correction : David Magliocco, Jacqueline Rochefeuille

Couverture : David Magliocco

Crédit photographique : © Max Peter, 2014

Le code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

THAÏLANDE, FIN 2000.

E H ! EMM ! QU'EST-CE QU'ELLES ONT FAIT de leur petite culotte ? J'aurais juré qu'elles étaient en petite culotte, il n'y a pas cinq minutes, cria Ben pour se faire entendre, le regard rivé sur les filles.

— Fourrées dans leurs bottes ! répondit Emma en hurlant.

— Je n'y ai vu que du feu, persifla-t-il. Regarde ! Elles sont en tenue d'Ève maintenant !

Dans un *go-go bar* de Bangkok, une douzaine de Thaïlandaises étaient en train de tournoyer apathiquement autour de barres verticales chromées. Assis tout près, sur des sièges en plastique rose, Emma et Ben les regardaient, n'en croyant pas leurs yeux. En T-shirt et pantalon ample à grandes poches latérales, ils avaient l'allure typique des routards. Ben, grand, blond, les yeux bleus ; Emma, soigneusement maquillée, des cheveux noirs attachés en une jolie queue-de-cheval. Venant juste d'arriver d'Angleterre, leur teint pâle tranchait avec la peau dorée des danseuses qui ne portaient à présent rien d'autre que des cuissardes et une expression d'indifférence.

— Ça doit faire drôle à un type bien comme toi, Ben... cet étalage de viande...

— Je pense que je devrais pouvoir m’y habituer, merci, répondit-il en se fendant d’un large sourire.

— Alors ça veut peut-être dire quelque chose sur toi. C’est toi qui as voulu venir ici, pas moi. Et maintenant, tu as vu... assez de fesses et de nichons pour tenir jusqu’à la fin de tes jours.

— En tout cas, c’est bien plus vivant que les bars du campus ! dit-il, les yeux toujours à l’affût.

Emma avait la tête qui tournait à cause de la fatigue des vingt heures et quelques de trajet, du décalage horaire, du choc culturel après cette première journée passée dans une ville chaude et humide, sans parler du bruit assourdissant qui régnait dans ce *go-go bar*.

Après avoir été conduits avec empressement à l’intérieur par des rabatteurs postés devant l’entrée, ils s’étaient à peine installés qu’une serveuse habillée en écolière leur avait apporté des bières fraîches et une note salée. À la grande honte d’Emma, Ben refusa de laisser passer ça.

— Les rabatteurs nous ont dit que l’entrée était gratuite... pas étonnant avec des bières à un prix pareil ! cria-t-il à la jeune barmaid. Quelle arnaque !

Visiblement vexée, elle prit l’argent et partit sans un mot, dédaigneuse.

— Arnaque ou pas, Ben, c’est toujours moins cher que chez nous dans tes pubs pour snobinards. En plus, tu as plein de choses à regarder bouche bée ! s’indigna Emma en le fixant d’un regard furi-bond et dégoûté.

— Calme-toi, Emma ! Tout le monde vient voir ça. Ne le prends pas si sérieusement.

— Pas sérieusement ? Ces femmes se vendent ! rétorqua-t-elle.

— Elles ne m’ont pas l’air malheureuses... elles ont choisi d’être danseuses.

— Tu délires ! Personne ne fait ça à moins d’y être obligé. Et je vais te dire Ben, j’y crois pas d’être ici ! ajouta-t-elle mal à l’aise en se tortillant sur son siège.

— Eh là ! Je ne t’ai pas forcée quand même ?

— Bien sûr que si ! Tu m’as forcée à venir avec toi en Thaïlande, et maintenant tu m’entraînes dans cet endroit horrible !

Elle le foudroya du regard.

— Attends Emm, restons encore un petit peu. Il va y avoir un nouvel arrivage de filles.

Un petit groupe de trois danseuses vint se trémousser pile en face d'eux. Jeunes et fraîches, elles avaient l'air de s'amuser, riant et blaguant. L'une d'entre elles sortait du lot : bien qu'elle fût seins nus comme les autres, elle portait un long pantalon cargo bleu. Elle n'arrêtait pas d'enrouler et de dérouler la ceinture de son pantalon, cachant et révélant son bikini, en un mouvement suggestif que Ben trouva beaucoup plus érotique que la complète nudité des autres.

Emma était de plus en plus en colère.

— Ben, je t'ai dit que nous partons... tout de suite ! Écoute, ne te méprends pas, je me fiche de ce que tu vas faire, mais d'abord tu me ramènes à notre trou à rats, hurla-t-elle en tirant rageusement sur son bras.

Il se leva lentement et la suivit jusqu'à la porte, jetant un dernier coup d'œil concupiscent à la scène.

ILS RETROUVÈRENT LA CHALEUR ÉTOUFFANTE et durent refaire le parcours du combattant pour quitter Nana Plaza, négociant leur chemin entre les rabatteurs. Aucun des deux ne pipa mot ; Emma fulminait en silence.

De retour dans la rue, ils marchèrent en direction de Sukhumvit Road à la recherche d'un taxi.

— C'est exactement ce que tu voulais voir, n'est-ce pas ? lui demanda-t-elle en guise de défi.

— Fallait tenter le coup, Emm... Nous sommes à Bangkok !

— Eh bien, moi je m'en serais bien passé !

— La prochaine fois, tu ferais mieux de rester à la maison, Swindon, c'est plus sûr.

Elle grinça des dents et essaya d'ignorer la provocation.

— Allons, dis-moi Ben, est-ce que ça t'a plu ? renchérit-elle.

— C'était pas mal...

— Pas mal ? Qu'est-ce qui t'a plu ? Dis-le-moi !

— Holà ! Boucle-la, Emm... et lâche-moi ! C'était juste des danseuses.

— Des danseuses ! cria-t-elle. Ces filles se vendent, nom d'un chien !

— Non, je ne crois pas, dit Ben, méfiant.

— Non. « M » comme Emma. Pourquoi on t'appelle Maca ?

— Mon vrai nom est Andy Mackintosh. Je parie que vous êtes anglais, c'est ça ?

— Comment as-tu deviné ? demanda Emma innocemment.

La bière aidant, la conversation fut aisée et décontractée. Il était évident que Maca et Chuck n'en étaient pas à leur coup d'essai, ils avaient manifestement l'habitude de rencontrer d'autres voyageurs et de partager avec eux leurs expériences, contrairement à Ben et Emma.

Pour la jeune Britannique, Maca était le prototype même de l'Australien : une trentaine d'années, vêtu d'un jean large, beige, et d'un vieux T-shirt à manches longues relevées à mi-bras, les cheveux en bataille attachés en queue-de-cheval. Sa peau était sèche et, sur son visage couvert de taches de rousseur, un sourire niais semblait gravé. Pourtant, son regard bleu pâle pétillait de malice. Sa démarche était un peu particulière, maladroite. *Sans doute à cause de la dope*, pensa-t-elle. Elle l'apprécia immédiatement, même s'il n'était pas vraiment son genre.

Chuck, l'Américain, lui parut plus charmant. Âgé d'environ vingt-cinq ans, il était brun et musclé. Sa barbe bien taillée, ses lunettes sans monture apparente et son regard doux et scrutateur lui donnaient un air studieux. Il était affublé d'un short baggy assorti d'un T-shirt propre et des sandales, imitation Adidas, de rigueur. Emma était intriguée par sa réserve. Elle tenta de le mêler à la conversation.

— Et toi, Chuck, qu'est-ce que tu fais ?

Il sembla un peu étonné qu'on lui adresse la parole.

— Qu'est-ce que je fais ? Quand ?

— Eh bien, comme taff ?

— Taff ? Euh... je voyage... Comme Maca.

Il y eut un long silence.

— Faudra que je retourne à la fac et que je termine, comme vous deux, peut-être.

— Mais t'as déjà bossé ?

— Ouaip... J'avais une boîte d'informatique. Là-bas, aux States. Une boîte de design de sites web. C'était cool, mais j'avais besoin d'espace.

— Et toi, Maca ? demanda Ben.

— Je suis ingénieur électricien. Je vais partout où y a du taff... Jeddah, Dubaï, Hong Kong et, naturellement, en Thaïlande. Ça paye bien, mais ce que je préfère, c'est voyager.

— Ouais, on aime tous ça, surenchérit Ben. Jusqu'à présent, c'est top !

— Parle pour toi ! s'écria Emma.

— Qu'est-ce que tu n'aimes pas à Bangkok, Emma ? lui demanda Maca.

— Les trucs bateaux, je pense. Une chaleur à crever, un monde fou, une ville affreuse et des gens impolis. Un chauffeur de *touk-touk* a essayé de nous arnaquer et cette fille, à l'agence, elle ne garderait pas son job dix minutes en Angleterre... Elle ne connaît rien au commerce.

— O.K., Emm, reprit Ben. Mais tu oublies de parler du taxi, celui de l'aéroport... ce type a le boulot le plus stressant au monde et pourtant, il était vachement sympa. Et le chauffeur du *touk-touk*, il nous a pris pour seulement quelques pence.

— Mais tout le monde est si lent et en mode « paresse ». Ils se foutent complètement du moindre timing. C'est ce que je ressens, en tout cas. Regarde la fille à la *guesthouse*, en train de roupiller à l'accueil... alors qu'il n'y a pas de serviettes, ni de savon dans la chambre.

En disant cela, elle s'affairait à décoller, nerveusement, l'étiquette mouillée de sa bouteille de bière.

— Mais, Emm, est-ce que ce n'est pas ça, le charme de cet endroit ? reprit l'Australien. C'est une ville moderne, et pourtant archaïque. Même quand les temps sont durs, c'est toujours *sanouk*.

— Ça veut dire quoi, *sanouk* ?

— Ça veut dire fun. C'est la façon dont vivent les Thaïs.

— Je n'avais pas remarqué, répliqua la jeune femme, boudeuse.

— Et pour nous, les *Farangs*, c'est tellement facile, ici, en Thaïlande. Pour nous, tout est si peu cher.

— Peu cher, c'est clair, mais zéro côté services.

— Alors, tu penses vraiment que les Thaïs sont des glandeurs, n'est-ce pas Emm ? Ne t'y trompe pas. La plupart d'entre eux bossent

non-stop pour des nèflés. Comme ta femme de chambre... Après avoir nettoyyé toute la nuit, elle sera là, à la première heure, pour servir le petit déjeuner.

— J'imagine que j'ai du pot d'être étudiante, admit Emma.

— Elle, elle a sans doute quitté l'école à quatorze ans pour venir travailler à Bangkok. Et maintenant, elle doit nous regarder exploiter son pays et lui dire ce qu'elle doit faire.

— Hé, les gars, cette conversation devient un peu trop sérieuse. Et si on mangeait un morceau ? intervint Ben tandis qu'il parcourait le menu. Y a plein de trucs bizarres ici : « sang de canard cuit avec sa sauce aux huîtres » ou « entrailles de porc frites », ça vous tente ? Qu'est-ce que t'en penses, Emm ? On mange tout de suite ou plus tard ?

Toutefois Chuck avait d'autres plans, et manger n'en faisait pas partie :

— Ça serait cool d'aller voir du *muay thai*, ce soir... Ou alors, on va à Sukhumvit Road ?

— On y est allé hier soir, rétorqua Emma. C'est quoi le *muay thai* ?

— C'est du *kickboxing*... un véritable sport national en Thaïlande. Ils se servent de leurs pieds, de leurs genoux, de leurs coudes et se lattent à peu près partout. Tu vas adorer !

— Sûrement pas ! Tu ne vas pas y aller, n'est-ce pas, Ben ?

— J'en sais rien... Mais si les gars y vont, eh bien, pourquoi pas ? Allez, Emm, viens, on y va !

Elle restait assise, silencieuse pendant que les garçons planifiaient l'excursion. Chuck était partant ; Maca, lui, était d'accord pour n'importe quel projet. Quant à Ben, il s'enthousiasmait déjà à l'idée de ces combats. Finalement, le seul problème, c'était Emma.

— Pourquoi pas, Emm ? Puisque nous sommes ici, on doit aller voir ça ! insista Ben.

— Tu ne vas pas me ressortir cet argument, répliqua-t-elle. Je ne veux pas me coucher tard, ce soir. Tu peux aller voir deux types se massacrer si ça t'amuse.

Chuck et son ami remarquèrent à ce moment l'amertume de la jeune femme.

LE MOTEUR S'ANIMA et le bateau s'éloigna de la jetée, suivi d'un vent de terre chaud qui caressa le visage des passagers. Lorsqu'il vira à bâbord, au niveau du brise-lames, la Thaïlande de rêve des brochures touristiques leur apparut. Glissant sur une mer d'huile, transpercée çà et là de quelques îles lointaines, une brise bienfaisante venue du large les submergea. Leurs frustrations disparurent, la chaleur et les tracas du continent restés à quai ; l'idylle tropicale tant rêvée depuis si longtemps les attendait enfin. Maca et Chuck restaient, eux, impassibles tandis que les deux jeunes Britanniques n'en finissaient pas de s'extasier.

La traversée dura une quarantaine de minutes. On pouvait voir distinctement l'île, sa petite épine dorsale de collines émergeant de la mer. Le village principal était le point le plus proche du port de Ban Phe, mais le bateau ne s'y arrêta pas et continua à longer la côte est. L'embarcation contourna un promontoire et ils découvrirent alors leur toute première plage de sable fin immaculé, une parmi tant d'autres. Longue de plusieurs centaines de mètres, elle était bordée de bungalows en bois et de parasols aux couleurs vives ; un jet-ski, telle une guêpe enragée, tournoyait frénétiquement sur les eaux cristallines.

Ils virent les plages défilier sous leurs yeux, les unes après les autres. Les baies se faisaient plus petites, plus intimes. Ils atteignirent enfin un éperon rocheux et le bateau ralentit avant de s'engager dans une baie profonde, en forme de croissant : Ao Sapporot, leur destination finale.

Le bord de mer était une parfaite étendue de sable, uniquement entachée de quelques grappes de constructions assez basses. Une antenne-relais rouge et blanc s'élevait sur la colline.

— C'est cool, ici ! dit Chuck. Il n'y a pas de routes à Koh Samet, juste une piste en terre battue. Les routes en goudron sont de vraies plaies : plus de bâtiments, c'est plus de touristes et, donc, plus de déchets... Samet connaît une augmentation de fréquentation, mais c'est un parc national, du coup, cet endroit est encore épargné.

Une fois le bateau amarré, les quatre jeunes voyageurs embarquèrent dans un zodiac qui les attendait pour faire la navette jusqu'à la terre ferme. Il les amena près du rivage, puis ils durent sauter dans l'eau, profonde d'une cinquantaine de centimètres, tout en maintenant

leurs sacs bien haut pour éviter qu'ils ne soient éclaboussés.

— Voilà enfin la Thaïlande. La plage ! s'écria Ben, ravi.

— Non mec, ce n'est pas *La plage*. Koh Samet est proche de Bangkok et elle est loin d'être déserte. Ça s'en approche, c'est vrai, mais c'est pas encore le paradis, répondit Maca.

— En tout cas, ça l'est pour moi, dit Emma, transportée par la vision de la baie, l'eau cristalline et la forêt vierge.

ILS DEVAIENT À PRÉSENT CHERCHER un logement. La jeune femme sentit l'angoisse l'envahir, contrairement à ses deux nouveaux compagnons qui étaient, eux, beaucoup plus confiants.

— On s'arrête prendre une bière, les gars ? proposa Chuck.

— Ne faudrait-il pas d'abord réserver une chambre ? Avec cet arrivage de touristes, ça va vite se remplir. D'autant plus que c'est le week-end, s'inquiéta Emma.

— Reste cool, Emm ! C'est toujours le bon moment pour une bière !

Les deux compères se dirigèrent en direction d'un bar tout proche tandis que le couple prit à gauche, vers un groupement isolé de bungalows en bois, cachés par des arbres. Baignés de sueur, ils progressèrent péniblement, leurs talons s'enfonçant dans le sable à cause du poids de leur paquetage. La réception se trouvait sous un avant-toit en chaume de palmier. Ben s'approcha du bureau d'accueil derrière lequel une femme dans un état de grossesse avancée somnolait. La chaleur et la fatigue semblaient être telles qu'elle ne leva même pas les yeux vers eux.

— Vous avez des chambres libres ? lui demanda-t-il.

— J'ai.

— À quel prix ?

— De quatre cents à huit cents bahts, chambre familiale avec climatisation.

— Peut-on voir une des moins chères ?

La femme appela en thaï, par-dessus son épaule, mais personne ne répondit. Elle se leva lentement et prit une clé sur le tableau.

— Pas problème. Vous attendre.

Enfin, une jeune fille courtaude au sourire radieux sortit de la cuisine et les emmena, par l'arrière du bâtiment, jusqu'à une hutte

amusement de Ben. La remorque se cabra, déversant une partie de son chargement à la mer. Des cris et des rires fusèrent.

APRÈS LA DISTRACTION OFFERTE par ce spectacle imprévu, le Britannique n'eut d'autre loisir que de rester inerte sur son transat. Il s'ennuyait et se sentait irrité. Il scrutait la mer. Il se demandait comment il pourrait occuper son après-midi quand, soudain, il entendit derrière lui le chant d'une sirène :

— Massage, toi vouloir massage ?

Il se retourna et vit une jolie Thaïlandaise, toute menue, qui lui souriait.

— Non, merci ! Enfin, je ne sais pas.

Ben ne savait pas quoi décider.

— Massage, une heure... Très bon.

Se faire masser en public, sur la plage, ne le tentait guère, mais l'attitude de cette fille était totalement désarmante. Il se surprit à être de moins en moins opposé à cette idée.

— Bon, allez, c'est O.K. Combien ça coûte ?

— Une heure, deux cents bahts.

Ils se dirigèrent ensemble vers un endroit ombragé, derrière des rochers. La fille transportait une boîte à pique-nique en plastique où elle avait mis tout son nécessaire. Elle en tira un drap de coton bleu, décoré de personnages Disney, et l'étala sur le sable. Elle le lesta aux quatre coins par des pierres.

— Toi allonger... Enlever T-shirt.

Et le massage de Ben commença.

Bien qu'il fût allongé sur le ventre et dans l'incapacité de la voir, il tomba immédiatement sous son charme. Malgré son vocabulaire limité, elle était bavarde et agréable.

— C'est première fois en Thaïlande ?

— Oui, et c'est mon tout premier massage.

— Combien de temps en Thaïlande ?

— Juste quelques jours.

— Toi aimer Thaïlande ?

— Oui, c'est super, bien que Bangkok soit fatigante. Je me suis tiré vite fait.

— Bangkok, pas bon... moi travailler là-bas cinq ans. Beaucoup mieux ici, répondit-elle en lui massant les mollets. Toi, déjà marié ?

— Non, je suis ici avec ma petite amie. Et vous ?

— Avoir petit ami.

— Et où travaille-t-il ?

— Petit ami travailler à Ban Phe... dire île trop barbant.

— Et que pensez-vous de Koh Samet ?

— Moi aimer beaucoup... Faire bon argent, mais aujourd'hui, attendre beaucoup clients. Être très riche si travailler tout le temps.

Elle s'arrêta un instant alors que chacun réfléchissait de son côté à la notion de richesse.

— Toi venir d'où ?

— D'Angleterre.

— Angleterre, bien. *Arsenane, Liverpoun* ! Et quel travail toi faire ?

— Je ne travaille pas encore. Je suis étudiant... enfin, je viens d'être diplômé.

La jeune fille semblait perplexe.

— Mais comment toi avoir argent si pas travail ? Vacances, chères.

— J'ne sais pas !... J'en ai emprunté la plus grosse partie.

Il y eut un silence ; elle était complètement perdue. Comment peut-on manger si l'on n'a pas travaillé dans la journée ? Comment peut-on prendre des vacances si l'on ne travaille jamais ?

Son vocabulaire n'était pas suffisamment riche pour combler le gouffre qui les séparait. Pendant quelques instants, elle se concentra sagement sur sa tâche.

Ce type de massage n'était pas particulièrement sensuel, ce qui surprit le jeune Britannique. Elle avait commencé par enfoncer ses jointures de doigts dans la plante de ses pieds. Ensuite, elle avait massé ses mollets, les pétrissant énergiquement avec ses pouces. Il fut étonné de constater à quel point ils étaient douloureux après toutes ces allées et venues sac au dos. Puis ce fut au tour de ses fesses de se faire malaxer, la masseuse se concentrant sur le muscle proche de l'articulation de la hanche. Après, elle s'occupa de sa colonne vertébrale, manipulant et soulageant chaque vertèbre. Une fois arrivée en haut du dos, elle appliqua un onguent à l'odeur très forte et lui massa le cou et les épaules. Ce fut le meilleur moment.

Néanmoins, ce qu'il aimait par-dessus tout, c'était son regard souriant... ses grands yeux ronds et pourtant très asiatiques.

— Ma petite amie est partie à Bangkok. Je ne pense pas qu'elle revienne ici. On va rester en contact par email, dit-il en s'allongeant sur le ventre.

— Elle pas aimer Koh Samet ?

— Pas beaucoup. Elle n'est pas très emballée par la Thaïlande.

— *Mai pén rai*. Ça ne fait rien.

— Eh bien, je ne vais pas me sentir seul, n'est-ce pas ?

— À toi de voir, répondit-elle, énigmatique.

— C'est super de t'avoir rencontrée ! Je te tutoie, mais je ne connais même pas ton prénom ?!

— Fon mon petit nom.

— Fon ? Ça veut dire quelque chose ?

— Pluie, dit-elle tout simplement.

— Cool, parlons de la pluie... et du beau temps, alors ! Moi, c'est Ben.

— Salut, Ben. Toi bienvenu Koh Samet.

Tandis que Fon enfonçait ses jointures de doigts dans la plante de ses pieds, il eut envie de l'interroger sur sa vie bien difficile. Sans aucun contact visuel, c'était compliqué, mais il était déterminé à essayer.

— Fon, tu m'as parlé de toi, hier. Ça semble affreux qu'un enfant doive quitter son foyer pour aller travailler à Bangkok.

— Pas problème. Beaucoup de gens quitter mama, papa pour trouver travail. Mon village très pauvre... et maintenant moi me plaire ici.

Ben insista.

— Mais ta famille a été séparée... et tu étais si jeune lorsqu'on t'a envoyée au loin.

— Oui, moi pleurer, pleurer, pleurer, dit-elle en riant.

— Tu as quitté ta maison à quatorze ans pour gagner une misère ?

— Oui, mais eux me donner à manger, alors Mama pas avoir à me nourrir.

— Et ils faisaient quoi les gens pour lesquels tu travaillais ? Étaient-ils gentils avec toi ?

— Gentils avec moi ? Seulement petite fille... dormir dans cuisine,

travailler tous les jours.

— Que veux-tu dire ? Pas de jours de congé ?

— Pas de jours de repos. Une fois par an avoir congé pour *Songkhran*, Nouvel An thaï. Prendre bus le soir pour Buriram, très loin. Arriver là-bas matin tôt, rester avec Mama un jour, dormir, puis prendre bus retour à Bangkok.

— Seulement une fois par an ! Une enfant de quatorze ans... et pas de congés.

— Travail sept jours par semaine.

— Pour quatre cents bahts ?

— Quatre cents bahts.

Ben fut réduit au silence. Il sentait en lui un tel élan de compassion à cause de l'injustice faite à cette fille, de son enfance volée. Bien qu'il sût que c'était ridicule, il voulait l'aider, lui redonner d'une manière ou d'une autre ce qu'on lui avait dérobé.

— Malgré tout, tu n'as pas l'air aigrie... tu souris tout le temps.

— Oui, Fon avoir l'air heureuse, mais pleurer à l'intérieur. Famille pas ensemble et Papa mourir.

Ben vit là l'occasion de poser LA question.

— Dis-moi, comment est mort ton père ?

— Papa mourir sur la route.

— Tu veux dire dans un accident ? Une collision ?

— Lui, homme fort, très beau. Traverser route pour aller ferme... grosse voiture rouler trop vite. Papa mourir.

Elle s'interrompit un instant.

— Fon avoir photo... oublier jamais. Sortir photo et parler Papa. Lui veiller sur moi quand avoir problème. Fon aimer Papa.

— Fon, c'est triste, dit Ben, face contre terre, les yeux dans les yeux avec le Mickey Mouse du drap en coton bleu. Comment tu t'en es sortie ?

— Quand Papa mourir, Mama avoir bébés encore. Elle très occupée, pas avoir temps pour moi. Moi porter eau, nourrir cochons, prendre soin petites sœurs. Trop dur être la plus grande, mais me rendre forte.

— T'as combien de sœurs ?

— Trois sœurs, mais une mourir déjà. Avoir frère aussi.

ALORS QUE BEN ÉTAIT INSTALLÉ SUR SON TRANSAT, à attendre Fon, il pouvait distinctement la voir, petite silhouette vêtue d'un haut bleu et coiffée d'une casquette de base-ball, penchée sur le touriste qui avait pris rendez-vous.

Histoire de faire quelque chose, il se leva, s'enfonça dans l'eau jusqu'aux genoux et progressa le long du rivage en pataugeant. Comme il approchait de l'endroit où travaillait Fon, il vit qu'elle discutait gaiement avec son client, un jeune Occidental bien bâti ; lorsqu'il passa près d'elle, elle ne lui fit aucun signe et ne lui prêta aucune attention.

Le temps s'écoulait lentement. Ben ne voulait pas prendre le risque de retourner à son bungalow et rater Fon, si elle finissait sa prestation pendant son absence. Il resta donc assis, à l'attendre. Le soleil se couchait et les moustiques commençaient à s'activer quand, enfin, il la vit remonter la plage. Elle avait trimé toute la journée et il vint à l'esprit du jeune homme que tout ce qu'elle avait avalé, c'était ce répugnant *som tam*. Bien qu'elle dût être affamée et épuisée, elle semblait toute joyeuse.

— O.K., Ben, massage. Toi m'attendre longtemps... comme gentil toutou !

En entendant son rire, le Britannique sentit sa bonne humeur revenir.

— Tu n'es pas trop fatiguée ?

— Pas problème. Pleine saison, devoir travailler beaucoup.

— On peut remettre ça à une autre fois, si tu préfères.

— Toi attendre longtemps déjà, alors couché, chien anglais.

Fon étendit son drap bleu sous les arbres, près du tronc, comme à leur habitude. Ben s'allongea à plat ventre et elle commença par lui masser les pieds et les mollets.

— Alors, toi faire quoi aujourd'hui ? Nager, dormir au soleil, lire livre ?

— Non, rien... Je t'ai attendue toute la journée. Je voulais juste te revoir.

Il n'avait pas pu s'empêcher de lui ouvrir son cœur. Puisqu'il était couché face contre terre, il ne put voir sa réaction.

— *Pak wan*... beau parler. Tous les hommes me dire choses pareilles.

— Non, Fon. Je le pense vraiment. Je suis différent.

Il tourna la tête et aperçut son sourire, ce sourire qu'elle utilisait à loisir avec tous ses clients masculins.

— Non, toi pas différent. Tous les hommes kif-kif.

— Donc, tu ne me crois pas ?

— Mieux avoir amie femme, comme Kèo... pouvoir tout lui dire.

— Oui, mais c'est très spécial, les sentiments entre un homme et une femme.

— Quelquefois trop forts... homme beau, dangereux. Mauvais homme, gros problème, mais Kèo toujours amie cent pour cent.

— Oui, c'est super, toutefois, ce n'est pas pareil, n'est-ce pas ? Ce n'est pas la même chose lorsqu'on est amoureux.

Fon se tut un instant, puis lui demanda sans façons :

— Ta petite amie bla-bla-bla toi ? Toi et elle, boxer ?

— Boxer ?

— Elle, boxer toi ?

— Ah... compris. Eh bien, je suppose que oui, on s'est un petit peu bagarrés.

— Quand revenir Koh Samet ?

— Elle ne reviendra pas.

Ben le lui avait déjà dit et il ne voulait pas en reparler. Au lieu de ça, il lui retourna la question :

— Et ton petit ami ? Où est-il maintenant ?

— Penser lui aller Isan... puis revenir Ban Phe. Toujours travailler.

FON ET JINDA SAUTÈRENT DU PICK-UP et empruntèrent une allée latérale d'un pas pressé, en direction du marché de Nang Rong. Ben leur emboîta le pas.

L'aurore commençait à poindre lorsqu'ils atteignirent le marché en plein-air. C'était un regroupement d'étals en bois disparates, serrés les uns contre les autres et couverts d'auvents défraîchis. Après la pluie, l'air était chargé d'humidité et le sol n'était plus qu'une gadoue noire. Malgré l'heure matinale, le marché était animé. Le visage des clients était éclairé par la lumière crue d'ampoules pendues aux auvents. Ben zigzagua entre les flaques, essayant d'éviter de plonger ses sandales dans l'eau sale.

Les étals ployaient sous des montagnes de fruits et de légumes ou des jonchées de poissons encore haletants et frétilants, la plupart d'entre eux étant totalement inconnus de Ben. Fon choisit un poisson vivant, à récupérer plus tard. Puis, elle acheta de la viande, des légumes et des herbes qu'elle fit passer à Jinda pour qu'elle les porte. Bien des regards convergeaient vers elle, cette jeune femme si confiante en elle, suivie d'un petit ami étranger d'un mètre quatre-vingts à sa suite. Alors qu'elle se baladait entre les étals, elle goûta des insectes frits et des vers de bambou encore remuants.

— Tiens, Ben, toi manger, dit-elle l'œil pétillant de malice, en fourrant une larve dans la bouche du jeune homme.

Ben la mâcha et sentit une bouillie pâteuse et insipide lui emplir la bouche.

Jinda et Ben furent très vite chargés de sacs plastiques pleins à ras bord de victuailles. Ils retournèrent récupérer le poisson, à présent nettoyé et débarrassé de ses écailles. Puis, ils pataugèrent dans la boue pour retourner à la route. Le pick-up les attendait. Ils traversèrent la ville et s'enfoncèrent dans la campagne à toute vitesse sur une route désertique et rectiligne. L'aube pointa à l'horizon et pour la première fois, Ben put apercevoir les rizières qui s'étendaient à perte de vue, parsemées de maisons en bois ou en béton et, de-ci de-là, de postes de police et d'écoles.

— **BIENTÔT ARRIVER À VILLAGE.** Pas loin, maintenant, dit Fon.

Quelques minutes plus tard, le chauffeur ralentit et se gara sur le bas-côté, face à un groupe d'habitations construites en retrait de la route.

Alors, nous y voilà enfin ! pensa Ben en descendant du véhicule et en découvrant un paysage délavé qui lui parut lugubre.

Il suivit les deux sœurs qui venaient de traverser un fossé de drainage sur une planche glissante et se dirigeaient vers une maisonnette. Une femme âgée apparut, la mère de Fon, une frêle créature en sarong, au visage abîmé dont la forme large rappelait celui de ses filles. L'accueil fut sommaire et sans effusion, comme si elles se voyaient tous les jours. Tout ce que Ben put faire, ce fut sourire d'un air gêné en regardant autour de lui pendant qu'on parlait de lui sans qu'il en comprenne un mot.

La petite maison à un étage était cachée par un tamarinier et dominée par la maison voisine. Elle était construite en parpaings. Les portes étaient en bois et l'encadrement des fenêtres était brut. Une tige de bambou fixée sur le toit supportait une antenne de télévision. Des jarres en grès étaient placées sous les gouttières pour récupérer l'eau de pluie.

Ben fut heureux quand Fon l'invita enfin à entrer. Leurs chaussures vinrent s'ajouter à la collection qui se trouvait déjà devant la porte. Une pièce tout en longueur, éclairée par un tube fluorescent

blanc, menait à un endroit dédié à la cuisine et à un cabinet de toilette. Sur la droite, des portes donnaient sur deux petites chambres, quasi emplies par un matelas à deux places posé à même le sol et drapé d'une moustiquaire. Ben se demanda alors où ils pourraient bien tous dormir, cette nuit.

Le sol de la salle principale était couvert d'un lino bleu peu épais. Il n'y avait que très peu de meubles si ce n'est des étagères en rotin où trônait fièrement une télévision et, tout en haut, un bouddha en céramique encore emballé dans la cellophane, un vase de fleurs de lotus artificielles et une photo du roi Chulalongkorn dans un cadre décoré de coquillages. Un tapis en bambou, un sac de riz dans un coin et un crachoir à moitié plein de salive rouge étaient les seuls objets de la pièce.

Fon montra à son ami la cuisine quasi vide à l'exception d'un cuiseur à riz électrique, d'un wok, d'une machine à laver à tambours jumeaux et d'un garde-manger vitré dont les pieds trempaient dans des bols pleins d'eau afin de repousser les fourmis. Lorsqu'ils sortirent par l'arrière, il faisait presque jour. Ben vit que cet espace était celui où on lavait la vaisselle. L'endroit était boueux, équipé d'un caillebottis, d'une jarre en terre cuite contenant de l'eau et d'une cuvette en plastique bleu.

Le petit terrain n'était pas entretenu et couvert d'herbes folles. Fon le guida à travers la végétation et lui montra les bananiers, les papayers, les plants de galanga et de taro et une plante grimpante, le bétel, dont les feuilles sont utilisées pour réaliser des chiques avec de la noix d'arec. Au-delà de cette végétation sauvage, on apercevait des potagers et des rizières. Les voisins portaient déjà travailler dans les champs, certains jetant des regards curieux vers les visiteurs qui venaient d'arriver. L'un d'entre eux, un vieil homme au sourire espiègle, le visage buriné, vint avec deux bouteilles de bière à la main et les offrit à Ben, qui les refusa poliment. On n'aurait pas pu lui proposer pire boisson à cette heure de la journée.

— Alors, cette maison a été construite récemment ? demanda le Britannique à Fon.

— Oui, faire construire pour Mama, répondit-elle avec fierté. Ancienne pas bonne... toit fuir, bois cassé. Maison neuve chère... une

Le jeune Thaïlandais installa les plats sur des rochers ombragés, à proximité de l'eau. Un véritable festin de mets fraîchement cuisinés apparut comme par enchantement. Accroupie à côté du Britannique, Fon mangeait avec appétit, les genoux enserrés dans son sarong qui, contre toute attente, restait lové autour d'elle. Ben était tout simplement captivé : le corps de la jeune femme était doré et luisant, le tissu mouillé en épousait chaque contour...

Lorsqu'ils eurent fini de manger, ils s'assirent sous les arbres. Peu après, Jinda retourna se baigner, suivie de près par sa sœur. Ben ne voulait pas les rejoindre tout de suite parce que son short était à présent sec, et aussi à cause de la fameuse règle de la demi-heure de digestion. Seulement, Fon avait d'autres idées en tête et l'appela.

— Ben, pourquoi toi pas nager ? Venir nager avec moi, Ben.

— Pas encore. J'ai trop mangé.

Elle ne répondit pas, mais se retourna, avança dans la vasque jusqu'à ce que l'eau lui arrive à la taille et défit, délibérément, son sarong. Elle regarda en arrière vers Ben et, tenant un coin du sarong dans chaque main, elle étendit les bras, tel un cormoran séchant ses ailes, révélant ainsi son corps aux rochers, face à elle. Le Britannique n'avait aucune idée si elle portait un soutien-gorge sans bretelles et un bas de maillot ou si elle était complètement nue.

— Ben, nager avec moi... nager avec moi, maintenant, minaуда la sirène.

Le jeune homme n'avait nul besoin d'encouragements supplémentaires. Il sauta sur les rochers et se retrouva, en moins de deux, à nager vers elle alors qu'elle renouait à toute vitesse son sarong et plongeait. Il s'ensuivit une poursuite énergique, ponctuée de cris, durant laquelle il découvrit à quel point il pouvait être difficile d'attraper une femme déterminée à lui échapper, dans des eaux profondes. Quand Fon réussit finalement à se réfugier derrière sa sœur, la pression sanguine et l'excitation du Britannique étaient à leur paroxysme.

SUR LE CHEMIN DU RETOUR, Jinda, fatiguée, s'étendit de tout son long sur le banc à l'arrière du pick-up. Fon vint rejoindre Ben sur l'autre banc et, sans dire un mot, s'allongea à son tour et posa sa tête sur les genoux de son ami.

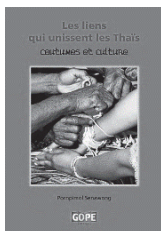
AUTRES LIVRES DES ÉDITIONS GOPE



Chroniqueur pour *The Nation*, l'auteur, marié à une Thaïlandaise, fait le portrait de divers habitants de son pays d'adoption.

– 13 x 19 cm, 224 pages, ISBN 978-2-9535538-6-4
– Illustrations noir et blanc + cahier photos couleur

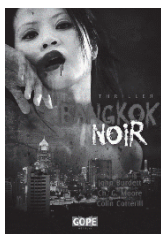
www.gope-editions.fr/trois-autres-thaïlande-imprime.html



Une présentation des coutumes et de la culture thaïlandaises telles qu'elles sont vécues aujourd'hui au Royaume.

– 14.5 x 21 cm, 184 pages, ISBN 978-2-9535538-1-9
– 173 photos couleur

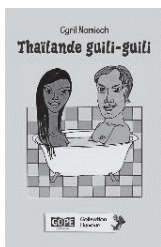
www.gope-editions.fr/les-liens-qui-unissent-les-thaïs-imprime.html



Douze nouvelles noires dont l'action se déroule à Bangkok.

– 13 x 19 cm, 240 pages, ISBN 978-2-9535538-8-8

www.gope-editions.fr/bangkok-noir-imprime.html

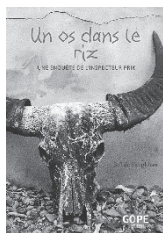


Les aventures trépidantes et coquines de touristes de passage en Thaïlande.

– 11 x 17 cm, 128 pages, ISBN 978-2-9535538-9-5

www.gope-editions.fr/thaïlande-guili-guili-imprime.html

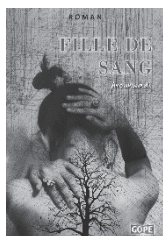




Polar dont l'intrigue se situe pour partie en Isan, mais qui conduira son protagoniste, l'inspecteur Prik, à Bangkok et à Pattaya.

– 13 x 19 cm, 352 pages, ISBN 979-10-91328-15-9

www.gope-editions.fr/un-os-dans-le-riz-imprime.html



Marquée par la violence et la cruauté de tous les jours, répudiée par ses parents qui la brutalisent, une jeune femme joue avec son sang.

– 13 x 19 cm, 228 pages, ISBN 979-10-91328-21-0

www.gope-editions.fr/fille-de-sang-imprime.html